

JONATHAN LITTELL

**UNE VIEILLE
HISTOIRE**

Nouvelle version

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES BIENVEILLANTES, 2006 (Folio n° 4685).

LE SEC ET L'HUMIDE, 2008 (L'arbalète Gallimard).

TCHÉTCHÉNIE, AN III, 2009 (Folio Documents n° 50).

TRIPTYQUE. Trois études sur Francis Bacon, 2011 (L'arbalète Gallimard).

CARNETS DE HOMS, 2012.

Aux Éditions Fata Morgana

ÉTUDES, 2007.

RÉCIT SUR RIEN, 2009.

EN PIÈCES, 2010.

UNE VIEILLE HISTOIRE, 2012.

UNE VIEILLE HISTOIRE

Nouvelle version

JONATHAN LITTELL

UNE VIEILLE
HISTOIRE

Nouvelle version

roman

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quarante exemplaires sur vélin rivoli
des papeteries ArjoWiggins numérotés de 1 à 40.*

© Jonathan Littell, 2018.
© Éditions Gallimard, 2018 pour la présente édition.

Tout cela était réel, notez-le.

MAURICE BLANCHOT,
La folie du jour

I

Ma tête creva la surface et ma bouche s'ouvrit pour happer l'air tandis que, dans un vacarme d'éclaboussures, mes mains trouvaient le bord, prenaient appui et, transférant la force de ma lancée aux épaules, hissaient mon corps ruisse-lant hors de l'eau. Je restai un instant en équilibre au bord, désorienté par les échos assourdis des cris et des bruits d'eau, étourdi par la vision fragmentée de parties de mon corps dans les grandes glaces encadrant le bassin. Autour de mes pieds, une flaque allait en s'élargissant ; un enfant fila devant moi, manquant de me faire partir à la renverse. Je me ressaisis, ôtâi mon bonnet et mes lunettes, et, jetant un dernier regard par-dessus mon épaule à la ligne luisante de mes muscles dorsaux, sortis par les portes battantes. Séché, revêtu d'un survêtement gris et soyeux, agréable à la peau, je retrouvai le couloir. Je dépassai sans hésiter une bifurcation, puis une autre, il faisait assez sombre ici et la lumière indistincte laissait à peine entrevoir les murs, je me mis à courir, à petites foulées comme pour un footing. Les parois, de couleur terne, défilaient sur les côtés, il me semblait parfois apercevoir une ouverture, ou tout au moins un pan plus sombre, je ne pouvais vraiment m'en assurer,

parfois aussi le tissu de ma veste effleurait le mur et je me déportais vers le centre du couloir, celui-ci devait s'incurver, mais alors légèrement, presque imperceptiblement, juste assez pour mettre en doute l'équilibre de la course, déjà je transpirais, il ne faisait pourtant ni chaud ni froid, je respirais avec régularité, inspirant tous les trois pas une goulée d'air insipide avant de la rejeter en sifflant, coudes serrés au corps pour éviter de heurter les murs, qui tantôt paraissaient s'éloigner et tantôt se rapprocher, comme si le couloir en venait à serpenter. Devant, je ne distinguais rien, j'avancais presque au hasard, au-dessus de ma tête je ne voyais aucun plafond, peut-être courais-je enfin à l'air libre, peut-être pas. Un vif choc au coude projeta un éclat de douleur à travers mon bras, j'y portai tout de suite l'autre main et me retournai : un objet, sur le mur, luisant, se détachait de la grisaille. Je posai les doigts dessus, il s'agissait d'une poignée, j'appuyai et la porte s'ouvrit, m'entraînant après elle. Je me retrouvai dans un jardin familier, paisible : le soleil brillait, des taches de lumière parsemaient les feuilles entremêlées du lierre et des bougainvillées, proprement taillés sur leur treillage ; plus loin, les troncs noueux de vieilles glycines émergeaient du sol pour monter recouvrir de verdure la haute façade de la maison, dressée devant moi comme une tour. Il faisait chaud et j'essuyai de ma manche la sueur qui perlait sur mon visage. Sur le côté, en partie caché par la demeure, une piscine ou un bassin faisait miroiter ses eaux, un plan bleu entouré de dalles de calcaire, sa surface pâle ridée de blanc, à moitié ombragée par les longues frondes arquées d'un palmier trapu et massif. Un chat gris se coula entre mes jambes et, la queue dressée, frotta son dos contre mon mollet. Je le repoussai de la pointe du pied et il fila vers la maison, disparaissant par une porte entrebâillée. Je le suivis. Du fond

du couloir, par une autre porte entrouverte, me parvenait une série de curieux bruits, des occlusives plus ou moins graves, entrecoupées de sifflements : l'enfant devait jouer à la guerre, renversant l'un après l'autre ses soldats de plomb dans un déluge de tirs et d'explosions. Je le laissai et m'engageai dans l'escalier en colimaçon qui menait à l'étage, marquant une pause sur le palier pour contempler un instant le regard sérieux, perdu dans le vide, de la grande reproduction encadrée de *La dame à l'hermine* suspendue là. La femme se trouvait dans la cuisine ; au bruit de mes pas, elle posa son couteau, se retourna avec un sourire, et vint se serrer contre moi avec tendresse. Elle portait une robe d'intérieur gris perle, fine et légère, je caressai à travers le tissu son flanc suave, puis plongeai mon visage dans ses cheveux blond vénitien, relevés en un chignon savamment décoiffé, pour en humer l'odeur de bruyère, de mousse et d'amande. Elle laissa fuser un rire léger et se dégagea de mon étreinte. « Je prépare à manger. Il y en a encore pour un moment. » Elle m'effleura le visage du bout des doigts. « Le petit joue. » — « Oui, je sais. Je l'ai entendu en entrant. » — « Tu pourras le mettre au bain ? » — « Bien sûr. La journée a été bonne ? » — « Oui. J'ai récupéré les photos, elles sont en haut sur le meuble. Ah, autre chose : on a un problème avec le circuit électrique. La voisine a appelé. » — « Qu'est-ce qu'elle disait ? » — « Apparemment il y a des pics de tension, ça provoque des délestages chez eux. » J'eus un mouvement d'énervement : « Elle délire. Je l'ai fait refaire deux fois, ce circuit. Par un professionnel. » Elle sourit et je lui tournai le dos pour redescendre les marches. Les bruits de bataille avaient cessé. Avant d'ouvrir la porte, je passai dans la salle d'eau attenante pour faire couler le bain, vérifiant la température afin qu'il ne soit pas trop chaud. Alors j'entrai dans la chambre de l'enfant. Il

ne portait qu'un t-shirt ; fesses nues, il se tenait accroupi et filmait avec une petite caméra numérique le chat qui, à vifs coups de patte, reculant puis bondissant, s'amusa à renverser les cavaliers de plomb, armés de lances et de carabines, alignés avec soin sur le grand tapis persan. Je le contemplai un moment, comme à travers une paroi de verre. Puis je m'avançai et lui tapotai les fesses : « Allez, au bain, c'est l'heure. » Il laissa tomber l'appareil et se jeta dans mes bras en piaillant. Je le soulevai et le portai jusqu'à la salle de bains, où je lui ôtai son t-shirt avant de le déposer dans l'eau. Tout de suite, il se mit à frapper la surface du plat des mains, éclaboussant les murs en riant. Je ris avec lui mais en même temps reculai, m'adossant à la porte pour le regarder au moment où il se laissait couler tout entier sous l'étendue liquide.

Au repas, l'enfant, assis entre nous, babillait au sujet de ses batailles. Je l'écoutais distraitement, savourant le vin frais et les langoustines sautées à l'ail. La femme, son visage fin encadré de mèches blondes échappées de son chignon, souriait et buvait aussi. L'enfant se tut enfin pour s'acharner sur une langoustine, tentant de briser une des pinces entre ses petites dents de lait ; je m'essayai les lèvres et, du bout des doigts, lui caressai les cheveux, blonds comme ceux de sa mère. Son repas terminé, il débarrassa vite et fila par l'escalier, frottant ses doigts gras sur son pyjama tandis que je le grondais gentiment. Je finis de ranger pendant que la femme descendait le coucher, puis me lavai soigneusement les mains avant de revenir achever mon vin. Un boîtier traînait sur la chaîne, un enregistrement récent de *Don Giovanni* ; je mis le troisième disque et vins m'asseoir devant la baie vitrée, contemplant, tout en mordant

une petite pomme rouge piochée dans une jatte, la lumière safranée du soir déposée sur les masses vertes du jardin. Le Commandeur était sur le point de se présenter au souper et je songeai au sens de cette figure moralisante et accusatrice. Il exigeait avant tout d'imposer sa loi au fils rebelle ; mais celui-ci ne l'avait-il pas embroché dès le début du premier acte ? Visiblement, ça n'avait servi à rien, car le voilà qui revenait, encore plus monumental et mortifère, ruine de tous les plaisirs. Or la fin approchait, néanmoins le fils résistait pied à pied, comme un gamin têtu, retors et buté, refusant toute adhésion à cette loi morte, désuète, étouffante, même s'il y allait de sa vie. Dehors il faisait nuit ; je déposai le trognon de la pomme pour aller allumer une à une les lampes du salon, puis je me reversai un verre. Déjà le disque prenait fin, dans un petit final bouffon qui sonnait comme l'ultime écho du rire moqueur lancé par l'intraitable garnement. Dans ma bouche, les notes boisées du vin se mêlaient au goût sucré, légèrement écœurant de la pomme. Un peu plus tard, la femme remonta, et je la suivis jusqu'à l'étage supérieur. Ses hanches, dans la pénombre de l'escalier, se balançaient tranquillement. Tandis qu'elle se douchait je passai vite en revue les photographies posées sur la commode : elles me représentaient toutes en compagnie de l'enfant, à différentes époques et dans différentes situations, au cirque, à la plage, sur une barque. Aucune d'entre elles n'arrêta mon regard et je les reposai là avant de me déshabiller, examinant mes muscles élancés dans la grande glace verticale qui se dressait à côté de la porte. Vu de dos, mon corps me paraissait presque féminin, je détaillai les fesses, blanches et rondes comme celles de la femme ; seuls mes cheveux, blonds aussi mais courts, paraissaient m'en différencier. Lorsqu'elle émergea de la salle de bains, nue et encore humide, ses beaux che-

veux enroulés dans une serviette, je l'attirai par les épaules et la poussai sur le couvre-lit, un épais tissu doré brodé de longues herbes vertes. Elle s'abattit sur le ventre avec un petit cri et je tendis la main pour couper la lumière. Maintenant, seule la lueur blafarde de la lune éclairait la chambre, elle coulait à travers les vitres derrière lesquelles se détachaient les torsions folles des pousses de glycine, illuminant les feuilles vertes de la broderie et le corps blanc étalé dessus, le dos droit et fin, les reins, la double courbe des fesses. Je m'allongeai sur ce corps et il frissonna. La serviette était tombée et la chevelure recouvrait le visage. De la pointe des pieds, je lui écartai les jambes, je passai une main sous son ventre pour lui soulever les reins, et je pressai mon sexe dressé contre elle ; mais elle était sèche, je me reculai un peu, versai de la salive sur mes doigts et l'en enduisis, la massant avec lenteur. Alors je pus entrer avec aisance. Sa respiration s'accéléra, son derrière, sous moi, se mit à bouger, son corps, maintenu entre mes deux mains, se tendit et un cri lui échappa, aussitôt interrompu. Moi-même je me sentais fondre de douceur, une longue aiguille de plaisir me transperçait le dos, toute fine, m'éti-rant la peau de la nuque et l'électrisant. Je tournai la tête : dans la glace, blanchis par la lumière de la lune, je voyais de nouveau mon cul et le haut de mes cuisses nerveuses, les siennes aussi coincées en dessous, avec entre elles des formes sombres, rougeâtres, indistinctes. Fasciné par ce spectacle incongru, je ralentis mon mouvement, la femme, son corps perdu dans les herbes brodées du couvre-lit, haletait, sa main cherchait ma hanche, je la voyais dans le miroir, les ongles laqués incrustés dans mes muscles, alors à côté de la glace la porte s'ouvrit et dans le pan de lumière lunaire j'aperçus le petit visage pointu de l'enfant, les yeux grands ouverts et les lèvres têtues, butées. Je me

figeai. Le visage aussi resta immobile ; tout près de lui, je voyais encore dans le miroir la double masse des fesses et la confusion obscure des organes entre elles. Je sentais le plaisir monter, la femme gémissait, je me retirai abruptement et roulai sur le flanc, ma verge, humide, écarlate, palpitait, je jouissais à longs traits, comme sans m'en apercevoir, le visage du gosse avait disparu dans l'obscurité de l'escalier, on entendait ses petits pieds nus frapper à toute vitesse la pierre des marches, la femme me regardait d'un air éperdu et confus, je jouissais encore. En nage, la respiration entrecoupée, je me rabattis tout à fait sur le dos et m'essuyai distraitemment le ventre du drap tandis que la femme, déjà debout, enfilait un peignoir pour aller suivre l'enfant.

Je devais dormir lorsqu'elle se recoucha. Quand je m'éveillai, le ciel, derrière les vitres, pâlisait. Les tentacules de la glycine balançaient mollement ; des oiseaux, nichés dans les branches, se mettaient à chanter, un concert de pépiements aigus. La femme me tournait à moitié le dos, le visage de nouveau caché sous ses cheveux défaits, je la laissai et passai dans la salle de bains où, bien campé sur mes jambes, je pissai longuement, les yeux fermés, attentif au son perlé du jet frappant l'eau de la cuvette. Au moment où, penché devant la glace, je me brossais les dents, la lumière matinale, tombant de biais sur le jet d'eau, forma comme un tourbillon tremblotant sur le pourtour rond du lavabo. Cela dura un bref instant ; déjà, le soleil avançait, et lorsque je recrachai le dentifrice un peu d'ombre recouvrait la porcelaine blanche. J'enfilai mon survêtement et descendis. Je ne m'arrêtai pas au salon mais continuai jusqu'à l'étage inférieur où le garçon, roulé en boule dans son étroit lit en bois, le chat blotti tout contre lui, sa tête

calée sur un nounours rose aux yeux de verre bleu, dormait. Je m'assis sur le rebord et contemplai son visage sévère, éclairé par la lueur de l'aube. Ici aussi le chant des oiseaux emplissait la pièce. L'enfant semblait respirer avec difficulté, la sueur plaquait ses cheveux blonds sur son front, je les dégageai des doigts et il ouvrit les yeux. « Tu t'en vas ? » dit-il sans bouger. Je hochai la tête. « Je ne veux pas », reprit-il en me fixant d'un air obstiné, presque avide. — « Mais je dois. » — « Pourquoi ? » Je considérai cela puis répondis : « Parce que j'en ai envie. » Son regard, à la fois impuissant et entêté, s'était voilé : « Donc, quand tu es heureux, je suis malheureux. Et quand je suis heureux, tu es malheureux. » — « Mais non, ce n'est pas ça. Tu n'y es pas du tout. » Le chat avait redressé la tête et me fixait de ses yeux jaunes, sans ciller. Je me penchai, embrassai avec délicatesse le front moite du garçon, me relevai et sortis. Dans le jardin, tout était tranquille, les feuilles bruissaient légèrement, cachant les mouvements saccadés des oiseaux qui ne se taiseaient toujours pas, il faisait déjà chaud, une forte chaleur matinale qui collait à la peau. La porte s'ouvrit facilement et je retrouvai le couloir où je me lançai dans une course mesurée, les larges foulées rythmées par ma respiration. Le couloir me paraissait un peu plus clair, il me semblait mieux en percevoir les courbes, même si je n'arrivais à en situer avec précision ni les murs ni le plafond, si tant est qu'il y en eût un. La température, ici, était plutôt modérée, mais mon corps, échauffé par la course, suait dans mes vêtements, le pantalon collait à mes reins, ce qui ne m'empêchait pas, telle une machine bien huilée, de maintenir la régularité de mon rythme. Je dépassai sans ralentir des ouvertures plus noires, des croisements ou juste des alcôves peut-être ; enfin quelque chose, à main gauche, attira mon attention, un éclat métallique qui flottait au coin

de ma vision ; sans hésiter, je saisis la poignée, ouvris la porte et franchis le seuil. Mon pied s'enfonça dans une surface molle et je m'arrêtai net. Je me trouvais dans une chambre assez large, mi-sombre, avec peu de meubles ; aux murs, les vignes dorées du papier peint grimpaient en s'entrelaçant ; une moquette rouge foncé, couleur de sang, recouvrait le sol. De l'autre côté de la pièce, au-delà du lit recouvert d'un tissu aux longues herbes vertes imprimées sur fond doré, une figure aux cheveux jais coupés court se tenait devant la fenêtre ; les volets étaient tirés, mais elle fixait quelque chose dans la vitre, son propre reflet peut-être. Moi-même je la contemplai un instant, avec un sentiment distant et léger, presque effrayé. Au bruit de la porte qui se refermait, elle se retourna, et je vis alors qu'il s'agissait d'une femme, une belle femme au visage mat et anguleux qui me regardait sans bouger de sa place, un sourire à peine douloureux flottant sur ses lèvres. Puis elle vint s'allonger sur le lit, les bras tendus vers moi. J'hésitai un instant avant d'ôter mes baskets de la pointe des pieds, sans me baisser, et allai me coucher sur elle, en appui sur mes coudes, jouant du bout des doigts avec ses cheveux drus. Son visage flottait juste sous le mien, grave, sérieux ; elle me toucha délicatement la nuque et releva la tête pour appuyer ses lèvres contre les miennes. Un instant, celles-ci restèrent raides, puis elles se relâchèrent, acceptant le baiser. Ma barbe mal rasée devait lui râper la peau, mais cela avait l'air de la réjouir, elle m'enlaça les reins de ses jambes et m'attira sur elle pour m'embrasser goulûment, me caressant avec ardeur les cheveux, les épaules, les biceps, me reniflant le cou et les cheveux comme pour s'imprégner de mon odeur. Ses propres mèches me chatouillaient le nez, m'emplissant le visage d'une odeur de terre et de cannelle. Alors j'aventurai mes mains, entreprenant tant bien que

mal de déboutonner sa blouse en tulle clair, écartant le soutien-gorge rigide pour lui frôler un sein. Son téton se dressa tout de suite entre mes doigts, elle tendit la poitrine pour presser le sein dans ma paume, arquant dans le même mouvement les fesses pour coller son entrejambe contre ma cuisse. Puis elle me repoussa, et je reculai sur les genoux pendant que ses doigts palpaient ma verge à travers le tissu du survêtement, se glissaient derrière l'élastique du slip pour effleurer la peau et les poils bouclés, fouillaient plus bas, soulevaient mes testicules. Je ne bandais qu'à moitié, elle abaissa le slip et dégagea mon sexe, se pencha et le prit entre ses lèvres. Faisant glisser le prépuce sur le gland, elle le roula sur sa langue tandis que je jouais de nouveau avec ses épais cheveux noirs, puis l'aspira plus avant, poussant ses lèvres tout contre mon pubis. Je ne bandais toujours pas vraiment et ma verge tenait aisément dans sa bouche, elle esquissa un mouvement de va-et-vient, me griffant en même temps la peau des hanches, cela ne faisait que m'irriter et je me retirai, fourrant à nouveau mon sexe dans mon slip et remontant mon survêtement. Sans se démonter, elle se redressa sur ses genoux et, souriante, demanda : « Tu as faim ? » Sans attendre ma réponse, elle décrocha le combiné posé près du lit, composa un numéro et, brandissant un dépliant en carton, énuméra quelques plats. Je me levai et secouai mes jambes engourdis, puis passai dans la salle de bains où je tournai les lourds robinets de porcelaine de la baignoire, les doigts sous le jet pour en évaluer la température.

Dans l'eau, dos à moi, elle laissa aller son long corps brun contre le mien, et je lui caressai les bras, le ventre, le dessus des seins qui flottaient à la surface de l'eau floconneuse

du bain. De nombreuses petites cicatrices décoraient sa peau mate, des bosses assez épaisses et plus ou moins longues selon les endroits, en écartant la mousse j'en comptai trois à l'épaule gauche, une à l'aîne, une grande aux côtes, juste sous le sein droit, une autre fourchue à l'angle de la mâchoire. Des coups secs retentirent à la porte de la chambre. La fille se retourna dans un grand bruit d'eau, me posa un baiser rapide sur les lèvres, et bondit hors de la baignoire, glissant son corps ruisselant dans un large peignoir éponge avant de filer ouvrir. Je me laissai aller à l'eau, mon visage affleurant à peine. Un sentiment d'énervement faisait résonner mon corps, une angoisse vague, impossible à saisir, qui laissait derrière elle comme une sensation de vide. Quelques bruits, étouffés par l'eau recouvrant mes oreilles, me parvenaient indistinctement. À mon tour, je sortis du bain, me séchai, enfilai l'autre peignoir suspendu là et sans prendre la peine de le refermer revins dans la chambre. De nouveau agenouillée sur l'imprimé vert, la fille contemplait un grand plateau où s'alignaient des plats en bois laqué emplis de poisson cru et de légumes confits. Deux bières dorées moussaient dans des verres un peu évasés. « Ça m'a manqué, de manger avec toi », dit-elle avec un sourire affectueux. Je ne répondis rien et vins m'asseoir en face d'elle. Elle leva son verre et trinqua avec moi, me regardant droit dans les yeux ; puis elle s'empara d'une paire de baguettes et commença à manger. Toujours silencieux, je l'imitai. Le cliquetis des baguettes était le seul bruit : derrière les volets, où j'imaginai une rue ou une cour, il n'y avait aucun son ; seule la lampe posée au chevet du lit nous éclairait de son halo jaunâtre, en tournant la tête j'apercevais nos reflets dans les carreaux de la fenêtre, deux formes floues drapées de blanc, nettement détachées du champ d'herbes vertes du tissu imprimé. La présence de

la fille me troublait, et malgré une attraction violente pour son corps élançé je me sentais aussi éloigné d'elle que de son reflet brouillé dans les vitres. Tout à coup elle rompit le silence : « Raconte-moi quelque chose », m'intima-t-elle avec un petit sourire ambigu. Je toussotai, avalai encore un bout de poisson, puis finis par répondre : « J'ai fait un rêve terrible récemment. » — « Tu t'en souviens ? » — « On tuait un enfant. Un petit garçon, tout blond. C'était horrible. » — « C'est qui, qui le tuait ? Et comment ? » — « Je ne m'en souviens plus. » Elle réfléchit : « Peut-être que c'était toi, le petit garçon ? » Je me rembrunis : « Tu es folle. Pourquoi tu dis ça ? » Elle eut un bref rire plein de tendresse : « Ne te fâche pas. Je disais ça comme ça. Ouh, qu'est-ce qu'il fait sec ici. » Elle acheva d'une traite sa bière, se leva et, laissant glisser le peignoir au sol, se dirigea vers la salle de bains. D'un regard presque abstrait je suivis le mouvement souple de ses épaules, ses reins, ses fesses. Elle ressortit un instant plus tard avec un petit tube, une quelconque crème prise parmi les produits offerts par l'établissement qu'elle vida dans sa main, l'étalant d'abord à grands traits sur son corps puis massant plus soigneusement sa peau pour bien l'enduire. Je m'accoudai sur l'étendue verdoyante de l'imprimé afin de l'observer et elle leva sur moi un œil narquois : « Tu pourrais m'aider, au lieu de mater. » Mon visage se referma mais elle l'ignora, s'avançant pour piocher un dernier légume confit et le croquer avant de lécher ses doigts brillants d'huile tout en continuant à me toiser. Puis elle débarrassa le plateau qu'elle posa au sol, dans un coin, ses fesses brunes tendues droit vers moi. Revenue près du lit elle braqua un index vers mon peignoir : « Tu vas garder ça ? Ce n'est pas grave. » Elle se coula sur le lit et se hissa sur ses coudes, repoussant les pans de coton et prenant une nouvelle fois ma verge flasque dans sa belle bouche. Ses fesses se